Ami du Clergé du 14 décembre 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le dernier dimanche de l'année. — *Aux jeunes gens d'un Collège chrétien :* Reconnaissance, repentir, générosité, 753.

Souhaits de nouvel an. — I. La paix, 755. — II. Le secret d'une bonne année, 756. — III. Souhaits de vie chrétienne, 757.

Pour la fête du Saint Nom de Jésus. — La vertu du Nom de Jésus, 758.

Pour la fête de l'Epiphanie. — I. Le miracle des noces de Cana, 760. — II. Les Mages, hommes de foi, 762.

Pour la fête de la Sainte Famille. — Quelques vertus familiales, 764.

Plans d'instructions pour le mois de la Sainte Enfance. — XXVI. Le séjour de la Sainte Famille en Egypte, 767. — XXVII. Le massacre des Saints Innocents, 767. — XXVIII. L'ordre de retourner en Israël, 768. — XXIX. L'exécution de l'ordre, 768.

POUR LE DERNIER DIMANCHE DE L'ANNÉE

Aux jeunes gens d'un collège chrétien

RECONNAISSANCE, REPENTIR, GÉNÉROSITÉ

Mes chers enfants,

Le renouvellement de l'année fournit à une âme chrétienne l'occasion de jeter un regard attentif sur le temps qui vient de s'écouler, afin de voir où elle en est avec le bon Dieu, et ainsi de ne pas perdre de vue les grands, les seuls intérêts qui doivent la préoccuper : le salut, l'éternité.

Avec notre légèreté ordinaire, nous oublions au milieu de nos occupations quotidiennes, de nos distractions de toute espèce, les fautes dont nous nous sommes rendus coupables. Mais Dieu ne les oublie pas, et un jour viendra, ce sera peut-être demain, où il nous demandera un compte rigoureux de tous nos actes. Le voile qui couvrait nos yeux se déchirera, les illusions qui nous égaraient s'évanouiront et nous resterons seuls devant Dieu. Seuls devant Dieu ! avec nos bonnes actions, sans doute, mais aussi avec nos défaillances innombrables. Cette réalité sera-t-elle pour nous terrible ou consolante ? Je ne le sais. Mais ce qui est certain, c'est que nous pouvons dès maintenant prévenir le jugement de Dieu et nous le rendre favorable.

Examinons donc ensemble quels sont les sentiments qui doivent nous animer à la fin de cette année, en pensant à l'année qui vient de s'écouler et à celle dans laquelle nous sommes déjà entrés. Cela nous aidera à faire un retour sérieux sur nous-mêmes.

Je ramène ces sentiments à trois principaux : la *reconnaissance* et le *repentir* pour le passé, et la *générosité* pour l'avenir.

I. — *La reconnaissance*

La puissance infinie de Dieu mise au service d'un amour infini lui-même, se manifeste en nous par le nombre incalculable de grâces qui nous sont accordées. Dieu est prodigue de ses dons. Vous l'avez tous éprouvé, mes chers enfants ; il vous est facile de le constater encore en remontant le cours de l'année qui s'achève. Que de fois Dieu n'a-t-il pas parlé à votre cœur en se servant de toutes les occasions pour solliciter votre âme à la vertu ! Grâces intimes dont vous conservez pieusement le souvenir.

Mais il est une grâce spéciale qui pour vous, élèves de cette maison, renferme presque toutes les autres, et sur laquelle je désire plus particulièrement attirer votre attention ! Avez-vous jamais réfléchi à l'influence bénie qu'exerce la religion sur votre formation morale ? Sans doute, on vous l'a dit bien souvent, on veut faire de vous des hommes distingués par leur savoir, capables d'être utiles plus tard. Mais la pensée suprême à laquelle tout est subordonné ici, il m'est doux en ce temps de le proclamer hautement et de le constater, c'est de mettre en vous des convictions chrétiennes, tellement enracinées qu'elles puissent résister aux tempêtes et aux orages qui voudraient les ébranler plus tard. Voilà le but qu'il s'agit d'atteindre.

Aussi voyez comme la religion est l'âme de tout ce qui se fait dans cette maison et comme elle vous donne son précieux secours pour venir en aide à la faiblesse de votre nature.

A chaque instant se livre dans votre cœur l'éternel combat du devoir sous quelque forme qu'il se présente à vous, contre les inclinations déréglées. Il vous faut faire plier une volonté amie du caprice, lutter contre une sensualité amollissante et dangereuse.

Pour vaincre tous ces ennemis, Dieu nous met entre les mains deux armes toutes-puissantes : la prière et les sacrements.

Votre journée s'ouvre et s'achève par les prières et toutes vos actions sont placées sous sa divine influence pour les féconder, pour les rendre agréables à Dieu et méritoires pour le ciel.

Les sacrements, la Pénitence et l'Eucharistie, ces sources vives de la grâce, vous offrent leurs toutes-puissantes énergies pour vous rendre les forces perdues, augmenter la vie divine dans vos âmes, et vous donner la fermeté nécessaire pour résister à toutes les séductions du mal.

Et que dire de tant d'autres grâces que l'éducation chrétienne vous procure ici : l'exemple de condisciples bons, aimables, dont la vie de piété et de travail vous excite au bien, les conseils de vos maîtres qui remplacent auprès de vous la famille et dont vous êtes l'unique préoccupation, les bons mouvements que les solennités religieuses

font naître dans vos cœurs, les instructions sur la doctrine de Notre-Seigneur qui affermissent votre foi et qui rendent votre piété éclairée et solide, en un mot, tout ce qui est de nature à vous porter à Dieu ?

C'est donc avec raison, mes chers enfants, qu'on vous a dit si souvent que vous êtes une élite, une race choisie, selon le mot de la Sainte Ecriture : *genus electum*, et que Dieu n'a pas fait pour beaucoup d'autres ce qu'il a fait pour vous.

Que d'enfants, de jeunes gens, maintenant plus que jamais, sont élevés dans l'ignorance de Dieu et de sa loi, et se préparent ainsi la vie la plus triste et peut-être l'avenir éternel le plus malheureux !

Donc, mes chers enfants, le premier sentiment que vous devez éprouver à la vue des bienfaits de Dieu pour vous est celui de la reconnaissance la plus vive et la plus sincère.

II. — *Le repentir*

Dieu ne nous accorde pas ses grâces pour faire naître dans nos cœurs les sentiments d'une reconnaissance vague et stérile ; il veut que nous les mettions à profit pour notre sanctification.

Et à ce sujet que de reproches n'avons-nous pas à nous adresser ! Tandis que Dieu multiplie ses grâces, nous répondons à ses bienfaits par nos infidélités de tous les jours et de tous les instants.

Il y a des âmes qui volontairement ferment l'oreille à la voix divine qui les appelle. D'un côté, c'est Dieu, avec sa bonté, avec sa tendresse si compatissante pour notre pauvre nature, qui vient offrir à l'âme de l'aider à devenir meilleure. De l'autre, c'est l'âme qui, abusant de sa liberté — que Dieu ne forcera jamais — et étouffant la voix de sa conscience qui l'importune, refuse de répondre aux avances divines, s'enfonce davantage dans le mal, et accumule ainsi sur sa tête des trésors de colère, car il n'y a rien de terrible qu'un amour outragé et méconnu.

Grâce à Dieu, il n'y a pas ici de ces âmes coupables ; l'abus que nous faisons de la grâce provient le plus ordinairement de la légèreté, de l'inconstance, de la faiblesse.

Ces prières que le règlement met si souvent sur vos lèvres, comment les faites-vous ? Sont-elles un véritable cri de votre âme que le sentiment de vos misères et le besoin que vous avez du secours de Dieu vous font pousser, ou bien n'est-ce pas trop souvent une habitude machinale à laquelle votre cœur ne prend que peu de part ?

Dans la réception des sacrements, apportez-vous toutes les dispositions nécessaires ? On s'étonne quelquefois du peu de fruit produit en nous par les sacrements. Comment voulez-vous qu'ils exercent leur action puissante, régénératrice, si vous n'apportez en les recevant que des dispositions tièdes et imparfaites ?

Mes chers enfants, je ne voudrais rien exagérer ni mettre le trouble dans vos âmes, mais il est certain que vous recevez ici de grandes grâces et que d'un autre côté vous n'êtes que trop portés par votre nature à ne pas en profiter. C'est à chacun de vous de s'examiner devant Dieu, de lui demander humblement pardon de ses infidélités, et de lui promettre d'être à l'avenir plus généreux.

III. — *La générosité*

La générosité ! Voilà le mot qui, il me semble, résume bien les dispositions avec lesquelles vous devez entrer dans l'année qui commence.

Etre généreux, cela consiste à vouloir toujours faire la volonté de Dieu, sans tenir compte des obstacles que le monde et notre propre cœur peuvent nous susciter. Cela consiste à ne pas écouter les calculs mesquins de notre amour-propre lorsque Dieu nous demande un sacrifice, et à lui obéir courageusement et joyeusement.

Nous voyons le modèle parfait de la générosité dans N.-S. Jésus-Christ. Un peu de son sang aurait suffi pour nous sauver, et il a voulu le verser jusqu'à la dernière goutte au milieu des plus atroces souffrances. Les saints, et parmi eux des enfants comme vous, ont suivi ce glorieux exemple. A votre âge, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, Jean Berchmans étonnaient le monde par leur sainteté consommée.

Mais que le spectacle de ces vertus héroïques ne vous effraie pas. Dieu n'exige de vous, mes chers enfants, qu'une seule chose : il veut que vous fassiez tous vos efforts pour correspondre fidèlement aux grâces qu'il vous donne dans cette maison.

Soyez donc généreux lorsque nous vous demandons de réagir contre une légèreté qui vous empêche de vous appliquer au travail et de songer à Dieu quand cela est nécessaire. Vous acquerrez ainsi de précieuses habitudes qui donneront à vos âmes une véritable force morale.

Surtout ne vous découragez jamais. On voit quelquefois des enfants qui, fatigués de lutter contre leurs défauts, s'arrêtent dans le chemin de la vertu en disant : « Je n'en puis plus, c'est plus fort que moi. »

Oui, mes chers enfants, c'est plus fort que vous si vous ne comptez que sur vos propres forces. Mais si vous vous appuyez sur Dieu, c'est moins fort que vous. Rappelez-vous que Dieu ne se lassera jamais de vous pardonner si vous gardez toujours au fond du cœur la volonté sincère et persévérante de mieux faire.

* *

La meilleure manière d'attirer sur votre âme les bénédictions de Dieu pour cette année, est de lui en consacrer les premiers instants. Que votre première pensée à votre réveil, le premier jour de l'année, que le premier élan de votre cœur soit pour Dieu. Promettez-lui d'employer le temps qu'il vous donnera encore à vous sanctifier, afin qu'après avoir mis à profit les grâces qu'il vous aura accordées ici-bas, vous puissiez participer un jour à sa gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

SOUHAITS DE NOUVEL AN

I

LA PAIX

Pax Domini sit semper vobiscum !
Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous !

Mes chers paroissiens,

Au seuil de la nouvelle année, il est d'usage de s'offrir mutuellement des vœux et des souhaits. Quand on a l'esprit vraiment chrétien, on ne se contente pas de dire des banalités, comme celle-ci : « Je vous la souhaite bonne. » On emploie, sans l'amputer, la vieille formule de nos pères : « Bonne année, bonne santé et le paradis à la fin de vos jours. » Le curé, père et chef de la famille paroissiale, ne doit pas laisser tomber cette belle tradition ; aussi, près du berceau où frêle repose la toute jeune année 1934, je viens vous prier d'agréer tous mes vœux bien affectueusement et religieusement dévoués. Je les condense en ce souhait que le prêtre formule pendant la sainte messe avant l'*Agnus Dei* : « *Pax Domini sit semper vobiscum.* Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. »

Cette paix, dont je vous vantais les charmes bienfaisants au jour de Noël, cette paix, que l'Enfant Jésus est venu apporter au monde et que les anges chantaient à Bethléem, je vous la souhaite à tous :

A vous tous, d'abord, bien chers enfants. Avec la grâce du bon Dieu, vous la trouverez dans la fidélité au devoir, en réalisant ce beau programme : Soyez des anges à l'église, des hommes au travail, des enfants en récréation.

Que la paix soit avec vous, jeunes gens et jeunes filles, dépositaires de belles richesses morales, que vous n'avez pas le droit de gaspiller ou de ruiner dans l'indiscipline de l'esprit, de la volonté et du cœur, mais que vous devez accroître dans la dignité de la vie, dans le service loyal du bon Dieu, et non dans un fouillis où tout voisinerait et se mélangerait.

Que la paix du Seigneur soit dans les familles, dans l'accord parfait des cœurs, dans la pleine harmonie des volontés, dans le flux et le reflux si bienfaisants et si réconfortants de l'amour fidèle et constant de l'époux pour l'épouse, de l'épouse pour l'époux, du père et de la mère pour les enfants, des enfants pour le père et la mère, tous pouvant dire chaque jour qu'ils s'aiment aujourd'hui un peu plus qu'hier, un peu moins que demain et réchauffant cet amour dans le bon exemple mutuel.

Que la paix soit avec vous, vieillards. Que la fin de votre vie ne soit pas assombrie comme le crépuscule d'un grand jour qui s'éteint plus ou moins lamentablement, mais plutôt qu'elle soit illuminée comme l'aurore d'un beau jour qui se lève, puisque Dieu, maître de la vie, ne nous a donné celle qui passe que pour préparer celle qui ne finit pas.

Que la paix du Seigneur soit avec nos malades, non pas une paix mensongère entretenue par l'entourage, qui parfois se charge du poids d'une lourde responsabilité, en forgeant toutes sortes de combinaisons pour leurrer celui dont la vie est en danger, pour ne pas l'émotionner, dit-on, au risque de le laisser mourir sans préparation. Y a-t-il autre chose de plus émotionnant que cela ? N'oubliez pas (celui qui vous le dit a plus de trente ans d'expérience dans le ministère à la ville et à la campagne), n'oubliez pas l'énorme influence du moral sur le physique ; n'oubliez pas qu'un malade qui s'est mis en règle avec le bon Dieu souffre avec plus de courage et de résignation, et, partant, avec plus de mérite pour le ciel. Quand le prêtre, portant la sainte communion, entre chez un malade, la paix descend du ciel. « *Pax huic domui,* dit-il, paix à cette maison, et à tous ceux qui l'habitent. »

Que la paix du Seigneur soit avec ceux d'entre nous qui doivent mourir en 1934. Qui sera-ce ? Vous ? moi ? les vieux ? les jeunes ? les tout petits ? Autant de questions dont la réponse ne nous est pas connue. L'essentiel est de mourir, comme il faut, dans la grâce de Dieu.

Que la paix du Seigneur soit avec les pécheurs qui vivent loin de Dieu, peut-être contre Dieu. Auront-ils le temps de se rétracter, de se réconcilier avec le Maître, avant de comparaître à la barre du grand tribunal ? En auront-ils la grâce ? Le dimanche, ils entendent les cloches qui appellent les fidèles à l'église, et ils n'y vont pas. Chaque année, ils savent qu'ils devraient faire leurs Pâques, et ils ne les font pas. Est-ce aveuglement de l'esprit ? endurcissement du cœur ? Ont-ils, au moins, une âme qui prie particulièrement pour leur conversion, l'âme d'une mère, l'âme d'une épouse, l'âme d'un fils, l'âme d'une fille ?

Que la paix du Seigneur soit toujours dans la paroisse. Que le sauvageon qui produit tant de fruits amers, l'égoïsme, en soit arraché, ou n'y prenne pas racine ; que le cancer de la jalousie, source de tant d'aigreur, voire même d'injustices et de haines, ne la ronge point. Que la charité règne entre les familles, que Dieu y soit toujours premier servi, que la prière se fasse en commun, que l'assistance à la messe du dimanche soit plus fournie, que les chants y soient bien nourris, que la tenue y soit bonne, que la piété y règne, que l'inattention et les causeries en soient bannies, que les jeunes filles n'y soient point distraites, que les hommes et les jeunes gens secouent les chaînes du respect humain qui les empêche de suivre, à l'aide d'un paroissien, les prières du saint sacrifice et des offices. Que les vêpres et offices du soir aient pratiquement l'estime qu'ils méritent et soient pour les vrais pratiquants l'occasion de montrer le bon exemple, dont les effets sont si salutaires.

Que la paix du Seigneur soit toujours dans nos œuvres. Elles bénéficient de beaux dévouements. Que leurs membres aient toujours à cœur d'y correspondre et puissent suivre, le front haut, leur bannière ou leur drapeau.

Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous, au point de vüe temporel, dans vos joies pour qu'elles ne vous grisent pas et ne vous fassent oublier « l'unique nécessaire », dans vos peines, pour que la résignation et la soumission à la volonté de Dieu les sanctifient, dans la lutte pour la vie matérielle, particulièrement en ces périodes de crise, d'incertitude et de malaise. Je vous souhaite la santé et du travail. Sur ce dernier point, vous n'êtes pas jusqu'ici mal partagés. Qu'il en soit toujours ainsi.

Que la paix du Seigneur soit toujours entre nous, Français, car la division et les luttes fratricides ne manquent jamais d'être mises à profit au-delà des frontières, et il serait si dur de revenir au temps où les Français ne s'aimaient pas !

Que la paix du Seigneur soit entre les peuples. Ce n'est certes pas ici qu'on désire la guerre. Mais il faut estimer, avec tous les gens de bon sens, que, pour éviter le terrible fléau, il faut être fort et prêt. Voilà pourquoi il convient de blâmer les excès d'aventuriers politiques qui, inconsciemment peut-être, mais à coup sûr, nous acculeraient à une nouvelle guerre qui saignerait la France aux quatre veines.

Paix dans les cœurs, paix dans les familles, paix dans la paroisse, paix dans le pays, paix entre les peuples, voilà les souhaits que nous formons à l'aube de cette année, qui naît dans l'inquiétude. Nous les jetons dans le cœur de Jésus, nous les confions à notre bonne Mère du ciel.

Enfin je ne voudrais pas manquer d'offrir mes vœux à nos chers défunts. Un certain nombre d'entre vous leur ont souhaité, ce matin, la bonne année de la meilleure façon, en communiant. En ce premier jour de l'an, nous chantons ensemble pour eux le *De profundis* et le *Libera*. Qu'ils reposent en paix.

II

LE SECRET D'UNE BONNE ANNÉE

> ***Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.***
>
> **Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît.**
>
> **(Matth., VI, 33).**

Mes frères,

Notre-Seigneur, prêchant un jour aux Juifs, leur disait : « Soyez sans inquiétude et ne dites pas : « Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? » Ce sont les païens qui sont dans de pareils soucis ; mais, pour vous, votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

I

Bien des vœux ont déjà été échangés ce matin. Combien n'ont été inspirés que par ces préoccupations tout à fait païennes ! Combien n'ont songé à souhaiter à ceux qu'ils aiment que les avantages de cette vie, que les biens périssables de ce monde ! Vous n'êtes pas de ceux-là, m. f. Sans doute, vous aussi, vous avez souhaité à vos parents et à vos amis une bonne année et une parfaite santé. Vous aussi, vous leur avez exprimé le désir de les voir heureux pendant cette vie ; mais à ces vœux que les païens eux-mêmes s'adressent les uns aux autres vous en avez ajouté un, qu'en bons chrétiens vos pères n'omettaient jamais : vous avez souhaité à tous ceux que vous aimez le paradis à la fin de leurs jours.

M. f., placé au milieu de vous par la Providence pour y partager vos joies et vos peines, je puis bien dire que rien de ce qui vous touche ne me laisse indifférent. Je suis heureux quand vous êtes heureux, vos succès me réjouissent, je suis le premier à remercier le bon Dieu des bénédictions dont il vous comble et des biens qu'il vous envoie. Au contraire, les revers qui vous arrivent, les épreuves qui vous affligent m'attristent. Le pasteur est un peu de toutes les familles de sa paroisse, il est donc naturel qu'il ressente le contrecoup des événements qui apportent la joie ou la tristesse en chacune d'elles.

II

Vous me croirez donc volontiers si je vous dis qu'autant que personne je vous souhaite et je demande pour vous au bon Dieu la santé, la prospérité matérielle, le bonheur terrestre. Oui, que pendant toute cette année le bon Dieu veuille bien vous conserver à tous la santé ; qu'il la conserve aux vieillards et qu'il les garde longtemps encore à l'affection des leurs, qu'il la conserve aux pères de famille, afin qu'ils puissent continuer à gagner la vie des chers enfants qu'il leur a donnés ; qu'il la conserve aux mères de famille, afin que par leurs conseils et leurs exemples elles continuent de faire régner Dieu à leur foyer ; qu'il la conserve aux époux et qu'il ne permette pas à la mort de séparer ceux qu'il a unis ; qu'il la conserve enfin aux enfants et qu'aucun père, qu'aucune mère n'ait à pleurer au cours de cette année sur un berceau vide.

Oui, m. f., je demande au bon Dieu de vous conserver à tous la santé. Je le prie également de vous combler des biens de ce monde, tout au moins de ne pas permettre que vous manquiez de ceux qui sont nécessaires à la vie. Que personne, dans cette paroisse, n'en soit réduit à se demander avec angoisse : « Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? » mais qu'au contraire le bon Dieu bénisse vos travaux, qu'il les récompense par d'abondantes récoltes qui apportent l'aisance et le bien-être en vos maisons ; qu'il y maintienne aussi la paix, l'union et le bon

accord. Si ce bon accord ne règne point en certaines familles autant qu'on pourrait le désirer, ce premier jour de l'an est le jour des réconciliations ; c'est un jour favorable pour raviver les affections quelque peu refroidies. Je demande au bon Dieu d'aider les uns et les autres à pardonner et à se réconcilier.

III

Mais, m. f., en même temps que ces biens, ou plutôt parce que je désire pour vous tous ces biens, il est un souhait que je formule du plus profond de mon cœur : c'est celui de vous voir vivre pendant toute cette année en bons, en excellents chrétiens. Obéissez à cette recommandation de Notre-Seigneur, que je vous rappelais en commençant : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Tout le reste, c'est-à-dire la santé, les récoltes, le succès dans vos entreprises, l'union dans vos familles, en un mot, tous ces biens que vous désirez et que vous vous souhaitez mutuellement. Nous nous souhaitons une bonne année, une bonne santé, mais, m. f., nos souhaits ne sont rien si le bon Dieu ne les exauce pas : c'est lui qui tient la vie entre ses mains, c'est lui qui donne la santé ou qui envoie la maladie, c'est lui qui en temps opportun fait luire le soleil ou tomber la rosée qui procurent les bonnes récoltes. Or, comment mériterons-nous que le bon Dieu exauce nos vœux et nous envoie tous ces biens, sinon en le servant fidèlement ? Promettons donc au bon Dieu et prenons donc la résolution dès aujourd'hui de passer saintement cette année que sa miséricorde nous donne de commencer. Sanctifions-en tous les jours par la prière quotidienne, sanctifions-en toutes les semaines par la scrupuleuse observation du dimanche, sanctifions-la par la fréquente réception des sacrements, et je vous promets qu'elle sera bonne, bonne en elle-même, meilleure encore pour l'éternité. Ainsi soit-il.

III

SOUHAITS DE VIE CHRÉTIENNE

Mes chers paroissiens,

C'est une coutume qui remonte bien loin que d'échanger des vœux à l'occasion d'une nouvelle année. Il y a de bonnes coutumes à conserver, de moins bonnes à garder ou à supprimer selon les circonstances, de mauvaises à rejeter. Celle dont je parle est certainement une bonne coutume. S'il ne s'agissait que de vous envoyer et de recevoir des cartes de visite couvertes de cinq mots, pas plus, pour éviter un affranchissement onéreux, et exprimant les banalités d'usage, je vous dirais tout simplement : « Abstenons-nous. » Mais l'échange de souhaits entre curé et paroissiens me semble avoir une tout autre portée. Il répond à un besoin du cœur. Les meilleures affections ne sont-elles pas celles dont Dieu forme le trait d'union ? S'il en est ainsi, celle qui nous unit doit être bien forte, car c'est pour l'amour de Dieu et pour vous donner Dieu que votre curé est à la tête de la paroisse ; c'est pour l'amour de Dieu et pour lui demander Dieu que vous vous adressez à lui.

* *

Mes vœux s'adressent à chacun de mes paroissiens, à chacune des familles de la paroisse et à la grande famille que forme la paroisse.

Il ne m'est pas défendu d'adresser à chacun de vous des souhaits pour la prospérité de ses affaires et de sa santé. Les biens temporels nous sont distribués par la Providence et leur possession est tout à fait légitime, à condition que nous en fassions un bon usage. L'usage est bon tant qu'il ne nuit pas aux intérêts supérieurs de Dieu et de l'âme. Mais ce sont surtout les biens surnaturels qu'un curé doit désirer pour ses paroissiens. Je les résume en trois mots qui sont les noms des trois vertus théologales : foi, espérance et charité. Que cette nouvelle année vous confirme dans une foi toujours plus éclairée et plus agissante. La foi est le principe du salut ; mais elle ne nous sauve qu'à la double condition d'être suffisante, c'est-à-dire de nous apporter les lumières nécessaires sur les vérités essentielles de la religion, et d'être agissante, c'est-à-dire de déterminer chez nous une action conforme à la foi elle-même. Que notre espérance en Dieu tout-puissant et infiniment bon soit invincible, se gardant du découragement qui paralyse nos énergies et de la défiance qui nous éloigne de Dieu. Enfin que notre charité soit parfaite en évitant toute faute vis-à-vis de Dieu et du prochain. C'est donc la vie chrétienne avec toutes ses exigences, mais aussi avec toutes ses joies, que je souhaite à tous.

C'est elle encore que je désire voir se développer et régner dans vos familles, parce que seule elle peut nous obtenir le bonheur en ce monde et en l'autre vie. La fondation de nouvelles familles, le développement de celles qui existent déjà, par la naissance de nouveaux enfants, dans une parfaite soumission aux lois de Dieu qui a confié au père et à la mère une partie de sa puissance créatrice, voilà mon premier souhait pour les familles. Le deuxième intéresse la bonne éducation des enfants, éducation chrétienne donnée par les enseignements et surtout par les exemples des parents : vie chrétienne, prières à la maison, assistance aux offices et fréquentation des sacrements en commun, en famille. Les parents veilleront aussi à la surveillance de leurs enfants, surveillance de leurs fréquentations, de leurs divertissements, de l'instruction qui leur est donnée à l'école, celle-ci étant autant que possible l'école chrétienne. Ces résultats ne seront atteints que grâce à la bonne entente et à l'affection réciproque des divers membres de la famille. C'est de leur affection que sont nés leurs enfants ; c'est par elle encore que les enfants seront élevés dans le respect de leur foi et de leurs devoirs. S'il en est ainsi, les parents recueil-

leront le fruit de leurs efforts sous forme d'une affection respectueuse et reconnaissante de la part de leurs enfants.

J'ajoute un dernier souhait pour la grande famille paroissiale qui m'est confiée. Tous ses membres auront à cœur de s'édifier réciproquement, en se rappelant le mot d'une femme d'élite : « Toute âme qui s'élève élève le monde. » La vie de la paroisse s'entretient par les œuvres qui groupent enfants, jeunes gens, jeunes filles, pères et mères de famille, de façon à procurer à chacune des catégories de paroissiens les moyens les meilleurs de se sanctifier et de faire son salut. Pas d'abstentions paresseuses, pas de rivalités jalouses. Que chacun apporte sa petite pierre, si modeste soit-elle, à l'édifice commun, la paroisse.

* *

Tels sont, m. f., résumés brièvement, les vœux de votre curé au début de cette année. Ayant la responsabilité de vos âmes, ayant à trouver et à procurer à chacun ce qui convient le mieux à son âme, il ose compter pour l'aider sur vos prières. Il vous assure en retour des siennes, car vous êtes, après son âme et son salut personnels, ce qu'il a de plus cher au monde. Ces vœux, qui ne seraient que de pauvres sentiments humains s'ils n'étaient réalisables par la grâce de Dieu, je les confie à l'Enfant Dieu venu sur notre terre pour le salut de tous. Qu'il daigne leur donner l'efficacité en nous conservant tous pendant cette année dans le chemin du devoir, c'est-à-dire sur le chemin du ciel ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

LA VERTU DU NOM DE JÉSUS

Vocabis nomen ejus Jesum.
Vous lui donnerez le nom de Jésus. (Luc, I, 3).

Mes frères,

Dieu qui fait bien toutes choses et qui, au commencement, a donné à chaque créature le nom qui lui convient, a voulu qu'il y eût dans ces noms je ne sais quelle vertu secrète qui produisît dans l'âme les sentiments les plus divers. Il y a des noms voués à l'exécration et au mépris : Néron, Pilate, Judas ; il y en a au contraire qui rappellent et symbolisent toute une vie de gloire et de vertus héroïques : Jeanne d'Arc et Vincent de Paul par exemple. Le nom est quelque chose de grand et de sacré ; il ne personnifie pas seulement l'individu, il rappelle tout un ensemble de souvenirs, il évoque tout un cortège de traditions ; et n'avez-vous pas rougi de honte parfois en rencontrant dans l'histoire de tristes personnages dont la lâcheté ou l'inconduite avaient souillé un beau nom, avaient sali un blason que plusieurs siècles avaient doré ?

I

Et cependant ces noms inventés par les hommes n'ont par eux-mêmes rien de significatif. La Sainte Ecriture semble avoir le privilège des noms vraiment éloquents, parce qu'ils évoquent non seulement les personnes, mais aussi leurs qualités et leurs fonctions. Quand Dieu crée le premier homme, il veut le nommer lui-même, et il lui dit : « Tu t'appelleras Adam, c'est-à-dire terrestre, parce que tu es poussière. » Quand il annonce au Père des croyants la destinée qui lui est réservée, il lui dit : « Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham, parce que tu seras le père d'une grande multitude. » Au jour où Jésus-Christ établit Pierre chef de son Eglise, il prononce ces paroles : « Tu es Simon, fils de Jean, et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »

Un jour, Dieu voulut se nommer lui-même. Le roi d'Egypte retenait dans une dure servitude le peuple choisi. Dieu voulut lui députer son envoyé pour lui ordonner de mettre les Hébreux en liberté. « Qui êtes-vous, dit Moïse au Seigneur, pour que je puisse attester mon message ? » — « Je suis, dit le Seigneur, je suis Celui qui est (l'Etre par excellence, l'Infini, l'Eternel), et tu diras : « Celui qui est m'envoie vers vous. » Et Dieu voulut que son nom fût respecté et béni. Lisez les Psaumes, vous en trouverez 65 sur 150 qui renferment et à plusieurs reprises la mention émue du nom du Seigneur.

S'il en est ainsi, que fera le Tout-Puissant le jour où son Fils descendra sur la terre ? Laissera-t-il les hommes donner un nom quelconque à Celui qui, dans l'éternité, image de la substance du Père, porte un nom incommunicable ? Non : il le choisira lui-même dans les conseils célestes et un ange viendra l'apporter à la Vierge privilégiée, mère du Rédempteur : « Je vous salue, pleine de grâce..., vous concevrez et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez Jésus, car c'est lui qui délivrera son peuple du péché. *Vocabis nomen ejus Jesum.* » Et huit jours après la naissance du Sauveur, en la douloureuse cérémonie de la circoncision, il fut appelé du nom que l'ange avait apporté du ciel.

Parmi ceux qui assistèrent à cette fête intime, qui sont ceux qui comprirent la vivante signification de ce mot « Jésus » ? Marie et Joseph sans doute, éclairés par les lumières d'en-haut.

Jésus, lui, reçut ce nom avec reconnaissance ; c'était une première attestation de sa mission rédemptrice. En entendant ce nom, il renouvela dans son cœur l'offrande qu'il fit à son Père le jour où, dans le secret des cieux, il résolut de descendre sur la terre. Sauveur, il le sera. Le salut, la rédemption exige l'effusion du sang ; aujourd'hui il verse les premières gouttes de ce sang, en attendant que sur le sommet du Calvaire le soldat en épuise les dernières. Et au jour où il consommera son sacrifice, ses ennemis liront sur le

bois de sa croix ces quatre mots qui le proclameront à la face du monde le Sauveur de l'humanité : *Jesus Nazarenus rex Judæorum.*

Après l'ignominie du Calvaire, viendra l'exaltation. Elle nous est exprimée par S. Paul au ch. II de son Epître aux Philippiens, et en même temps qu'il nous manifeste l'exaltation du nom de Jésus, il nous donne les raisons de cette exaltation : « Jésus-Christ, dit-il, s'est humilié en devenant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. »

II

Arrêtons-nous un instant sur les humiliations de Notre-Seigneur. Votre cœur, m. f., n'a-t il pas été plus d'une fois saisi d'une vive émotion et d'une religieuse admiration en apprenant les humiliations auxquelles de grands personnages avaient voulu se soumettre ? Lorsque vous voyez S. Louis recevoir des pauvres dans son palais et leur laver les pieds, sainte Elisabeth de Hongrie visiter les malades et panser avec joie les plaies les plus répugnantes, votre cœur n'e t-il pas attendri au spectacle de ces princes ou princesses descendant de leur trône et dépouillant la parure royale pour rendre les plus humbles services à leurs frères souffrants ? Et cependant ces personnages restent ce qu'ils étaient ; leur abaissement volontaire ne va pas jusqu'à leur faire subir une transformation de nature. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de revêtir une nature inférieure ou supérieure à la sienne. Une fois Dieu réalisa un changement de ce genre. Vous connaissez l'histoire de Nabuchodonosor, ce monarque orgueilleux qui, enivré de sa gloire et de sa puissance, en vint à insulter la puissance de Dieu lui-même. Pour le punir, Dieu lui enleva non seulement ses richesses et sa gloire, mais le dépouilla aussi de ces facultés qui font le légitime orgueil de l'homme : il le réduisit à une condition semblable à celle d'une bête.

Ce fait, rapporté par nos Saints Livres, ne nous donne qu'une pâle image de l'abaissement volontaire auquel se condamna le Fils de Dieu. Ces mots *Verbum caro factum est* expriment une humiliation plus profonde. Oui, ô Jésus, vous voulez à tout prix devenir créature en même temps que vous êtes Créateur, vous auriez pu du moins choisir la nature angélique sans doute bien inférieure à la vôtre, mais aussi bien supérieure à la nature humaine. Mais votre abaissement n'eût pas été suffisant ; vous avez choisi la nature humaine, la dernière des natures raisonnables, et avec S. Paul je ne trouve qu'un mot pour caractériser vos humiliations : *Exinanivit,* vous vous êtes anéanti.

III

N'est-il pas juste dès lors que se réalise en Notre-Seigneur cet oracle du Tout-Puissant qui faisait tressaillir la T. S. Vierge : *Exaltavit humiles ?* Au ciel, le nom de Jésus excite les transports des anges et des saints ; dans les enfers, il soulève la rage des démons qui tremblent à sa puissance. Le nom de Jésus est, en effet, un nom de puissance. Le Sauveur l'avait annoncé lui-même à ses Apôtres. Leur recommandant la prière, il leur disait : « Tout ce que vous demanderez à mon Père *en mon nom,* il vous le donnera. » Le jour où il les disperse dans l'univers pour prêcher son Evangile, il leur assure sa protection, rien ne pourra leur résister : « *En mon nom,* dit-il, vous chasserez les démons. »

Au livre des Actes des Apôtres, nous lisons un trait qui affirme la réalisation de la promesse du Maître, et l'Eglise a introduit ce passage dans l'Epître de ce jour : Pierre et Jean montaient au temple pour prier ; c'était la neuvième heure. Sur leur chemin, ils rencontrent près d'une des portes du Temple un boiteux qui demandait l'aumône : « Regarde-nous, » lui dit Pierre. L'infirme lève les yeux vers les Apôtres, espérant recevoir dans sa main quelque pièce de monnaie. « De l'or ou de l'argent, reprend Pierre, je n'en ai pas ; mais ce que je possède, je te le donne ; au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Et cet homme se met à marcher.

En le voyant, tous les Juifs sont étonnés et ravis ; le bruit du miracle arrive jusqu'aux oreilles des prêtres, ils font venir les Apôtres et leur demandent en vertu de quel droit ils ont guéri cet homme. — « Nous l'avons guéri, réplique Pierre, *au nom* et par la puissance de ce Jésus de Nazareth que vous avez persécuté et crucifié. » — « Ne prononcez plus le nom de cet homme. » leur commandent alors les prêtres. Et les Apôtres répondent par cette parole qui fut toujours celle de l'Eglise lorsque les lois humaines voulurent s'opposer aux commandements divins : « *Non possumus,* nous ne pouvons pas ; il n'y a pas sous le ciel d'autre *nom* donné aux hommes pour les sauver. »

Ce nom est donc un nom de salut, mais pour le prononcer, il faut le secours de la grâce, c'est S. Paul qui nous l'affirme (I Cor., XII, 3) : « Personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus s'il n'est aidé du St-Esprit. » Mais lorsque, la grâce aidant, ce nom tombe des lèvres, il peut transporter les montagnes.

Ecoutez ce trait que j'emprunte à la vie de S. Edmond, archevêque de Cantorbéry. Edmond était venu faire ses études à l'Université de Paris. Un soir qu'il se promenait sur les bords de la Seine, il se sépara de ses compagnons pour s'abandonner plus librement à la prière. Un charmant enfant se présente à lui : « Dieu te garde, cher Edmond, » lui dit-il. Edmond est troublé. — « Ne me connais-tu pas ? » dit l'enfant. — « Je ne vous ai jamais vu. » — « J'admire que je te sois inconnu, moi qui suis toujours à l'étude à côté de toi et qui t'accompagne toujours. Si tu veux me connaître, regarde mon visage et lis l'inscription gravée sur mon front : « *Jesus Nazarenus, rex*

Judæorum. » Et il ajouta : « Voilà mon nom. Trace sur ton front les caractères de ce nom divin avant de t'endormir, tu seras délivré de la mort imprévue. » L'enfant disparut.

Edmond continua de se signer du nom de Jésus. Un jour, le démon lui tint les mains pour l'en empêcher ; Edmond triompha de lui par la prière et força le démon à lui avouer que le nom de Jésus faisait sa terreur.

A son exemple, si vous sentez les approches du démon, invoquez le nom de Jésus ; si la flamme du péché menace de vous embraser, jetez un cri vers Jésus. Si la croix pèse trop lourdement sur vos épaules, si le devoir vous semble difficile, le nom de Jésus vous donnera des forces. A mesure que vous grandirez, parfumez votre vie du nom de Jésus, que l'Ecriture compare à une huile embaumée, et quand votre dernière heure sonnera, que le dernier cri qui s'échappera de vos lèvres soit encore celui-ci : « O Jésus ! » Alors, suivant le souhait que l'Eglise exprime dans la belle prière des agonisants, ce Jésus que vous aurez si souvent nommé se montrera à vous dans sa rayonnante beauté et vous introduira dans son royaume : *Mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat. Amen.*

POUR LA FÊTE DE L'EPIPHANIE

I

LE MIRACLE DES NOCES DE CANA

Mes frères,

La fête de l'Epiphanie, comme celle de Noël, a fait jadis sur nos imaginations d'enfants une impression profonde. Vous vous souvenez sans doute comme moi que, quand nous étions petits, on nous conduisait à la crèche au temps de Noël. La mise en scène du mystère de Bethléem nous intéressait vivement et parlait en même temps à nos yeux et à notre cœur. Nous regardions curieusement l'Enfant Jésus couché sur la paille, la Vierge, S. Joseph, le bœuf et l'âne, les bergers venus à la voix des anges adorer le Messie. Puis, quelque temps après, nous remarquions du nouveau à la crèche : une étoile brillait au-dessus de l'Enfant Jésus et trois personnages que nous n'avions pas encore vus étaient à ses pieds. C'étaient les Mages et nous comprenions déjà dans nos petites intelligences que ces trois hommes étaient de grands personnages venus de très loin à la crèche et que le petit enfant qui reposait dans cette crèche, c'était le bon Dieu.

Voilà à peu près tout ce qu'évoque aujourd'hui encore chez beaucoup de fidèles, bien qu'ils aient grandi depuis ce temps-là, la fête de l'Epiphanie. En réalité, cette fête est destinée à rappeler autre chose encore. Le mot *Epiphanie* veut dire *manifestation* et la fête de ce jour perpétue le souvenir de trois manifestations de Notre-Seigneur. La première est celle qui eut lieu à Bethléem en faveur des Mages et dont je viens de parler ; la seconde, c'est le baptême de Notre-Seigneur par S. Jean-Baptiste dans le Jourdain ; la dernière se passa à Cana, en Galilée. où Jésus changea l'eau en vin. C'est cette troisième manifestation que j'examinerai aujourd'hui. Après un bref rappel des faits, nous verrons la portée et le symbolisme de ce miracle.

I

Cana est une gentille bourgade de Galilée, située aux deux tiers du chemin qui mène aujourd'hui de Tibériade à Nazareth. On y arrive entre une double haie de cactus, dont les indigènes ne tardent pas à vous offrir les fruits, des figues de Barbarie, ainsi que des grenades qui poussent sur les arbustes que l'on aperçoit dans les jardins. Sur une petite place coule une fontaine limpide et abondante qui a peut-être joué un rôle dans les événements que nous avons à raconter.

Jésus avait été invité avec sa mère à des noces qui se célébraient là. Ils y vinrent tous deux, accompagnés de plusieurs disciples. Les familles des jeunes époux avaient-elles mal calculé le nombre de leurs invités ? Toujours est-il qu'au cours du repas le vin fit défaut. Marie, peinée de l'embarras de ces braves gens, en fit part à son Fils : « Ils n'ont plus de vin, » lui dit-elle. — « Femme, répondit Jésus, laissez-moi faire (c'est sans doute le sens de l'expression hébraïque, assez gauchement traduite en latin) ; mon heure n'est pas encore venue. » — Sa mère dit alors aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Or il y avait là six urnes de pierre destinées aux ablutions des Juifs et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces urnes. » Et ils les remplirent jusqu'au bord (probablement à la fontaine dont je parlais tout à l'heure). Puis il ajouta : « Puisez maintenant et portez-en au maître du festin. » Ils en portèrent. Celui-ci goûta cette eau changée en vin et il ne savait pas d'où venait ce vin, mais les serviteurs le savaient bien, eux qui avaient puisé l'eau... Tel fut, à Cana de Galilée, le premier des miracles de Jésus et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.

C'est par ces mots que l'Evangéliste termine son récit, indiquant ainsi le but du miracle qui venait d'être fait.

II

Notre-Seigneur ne fait pas de miracles pour le plaisir d'étonner le monde. S'il provoque l'admiration des hommes, c'est pour un but apologétique. Le miracle est une preuve qui vient confirmer l'enseignement du Maître.

Celui-ci est au début de son ministère public. Il s'est déjà attaché plusieurs disciples. S. Jean-Baptiste leur a dit : « Celui-ci est l'Agneau de Dieu, le Fils de Dieu. » Jésus va prouver, en faisant un miracle, qu'il est en effet le Fils de Dieu. C'est qu'il n'y a pas de preuve plus décisive que le

miracle. Qu'est-ce donc en effet qu'un miracle ? C'est un fait qui se situe en dehors, au-dessus des lois de la nature. Le changement de l'eau en vin, voilà un miracle, car la nature ne peut d'elle-même produire un pareil changement. Il est évident que celui-là seul qui a créé le monde, qui en a fixé les lois, qui tient ces lois en sa main, peut ainsi intervenir pour produire un effet qui déborde ces lois. L'homme, à moins que Dieu ne lui délègue pour un temps son pouvoir, en est totalement incapable. Il s'ensuit donc que, si un homme fait un miracle, c'est qu'il a reçu de Dieu pour la circonstance une puissance spéciale. S'il accomplit son miracle pour appuyer ce qu'il enseigne, il en résulte que cet enseignement est confirmé par Dieu lui-même, qu'il est la vérité authentique, puisque Dieu ne saurait donner son approbation à l'erreur.

Or, en faisant le miracle de Cana, comme d'ailleurs tous ses autres miracles, Jésus entend prouver une chose, c'est qu'il est le Fils de Dieu, le Rédempteur promis, le Messie attendu. Il a appuyé lui-même sur cette valeur probante de ses miracles : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes actes. » Ses adversaires de tous les temps ont bien compris le sens et la valeur du miracle ; ils ont compris que s'il était établi que Jésus a fait des miracles, ils seraient obligés, eux, de reconnaître qu'ils se sont trompés sur sa personne, ce qui est toujours ennuyeux ; bien plus, ils seraient obligés de mettre leurs actes en accord avec leur foi, ce qui est encore autrement désagréable. Aussi ont-ils essayé par tous les procédés possibles de révoquer en doute l'existence du miracle.

Je ne vous infligerai pas l'ennui d'entendre l'énumération de tous ces procédés déloyaux et leur réfutation. Une simple réflexion nous suffira : quiconque ferme les yeux à la lumière ne peut pas voir. Jésus a multiplié les miracles pendant les trois années de son ministère public. Les foules ont vu et se sont d'abord enthousiasmées. Les chefs du peuple, jaloux de cette autorité grandissante, n'ont pas voulu voir et, pour leur complaire, les foules se sont ralliées à leurs sottes négations. De nos jours il y a encore des miracles. Il y a environ douze ans, je me trouvais dans une commune du Loiret qui a été favorisée de plusieurs miracles à Lourdes et d'un miracle dans le pays même. Une petite fille d'une douzaine d'années était atteinte depuis longtemps d'une maladie d'origine tuberculeuse qui lui interdisait à peu près tout mouvement. Elle ne pouvait s'alimenter que par des procédés artificiels, son estomac refusant d'accepter les aliments. Bref, sa mort n'était qu'une question de temps, peut-être de jours. Le curé de l'endroit résolut de lui faire faire sa première communion sur son lit, si toutefois elle pouvait recevoir la sainte Hostie. Or, non seulement elle la reçut très bien, mais après son action de grâces elle demanda à manger. Son repas pris, elle se leva seule et sortit se promener dans le pays. Le médecin qui la traitait déclara que ce mieux, comme il disait, était produit par l'émotion religieuse que l'enfant avait éprouvée au moment de sa première communion et qu'elle ne tarderait pas à retomber. Cette enfant de douze ans en avait trente-cinq lorsque je la vis et elle n'était jamais retombée. Voilà un fait qui a pu être constaté par toute la paroisse et pourtant il ne manque pas de témoins qui n'ont pas voulu se rendre et faire un acte de foi.

Lisez l'histoire de Lourdes, vous y rencontrerez le miracle eucharistique à chaque pas. Vous y verrez aussi comment un écrivain, qui d'ailleurs honore peu la littérature de notre pays, admis avec toutes les facilités possibles à contrôler les miracles de Lourdes, a refusé d'abaisser son orgueil irréductible devant l'évidence. Et vous comprendrez peut-être que Jésus ait dit en parlant de ces gens-là : « Leur péché est sans excuse. » Mais laissons ces hommes de mauvaise foi. Pour nous, le miracle existe et il prouve quelque chose. Le miracle de Cana est la première preuve donnée par Notre-Seigneur de sa divinité.

III

Le miracle n'est pas seulement une preuve, il est encore un symbole, le symbole des réalités invisibles produites dans le monde de la grâce. A ce point de vue, quelle touchante harmonie entre le premier miracle du Sauveur et le dernier ! Le festin de Cana présage celui du Cénacle ; le mariage que Jésus honore et sanctifie de sa présence est l'image de l'union qu'il contractera avec son Eglise ; si l'eau est changée en vin, c'est pour préluder à cet autre changement plus merveilleux du pain au corps du Sauveur et du vin en son sang. Avec quelle joie Jésus dut céder à l'invitation de Marie ! Il entrevoyait déjà son Eucharistie, l'incomparable présent nuptial qu'il se proposait d'offrir à son épouse bien-aimée, la Sainte Eglise.

Ce symbolisme ne contrarie nullement la réalité des faits qui se sont passés à Cana. Je tiens à le souligner, car des exégètes retors, soucieux de supprimer le miracle partout où ils le rencontrent, ont prétendu que les récits de miracles n'étaient que d'aimables affabulations et qu'on ne pouvait leur reconnaître d'autre valeur que celle du symbole. L'Ancien Testament est plein de ces symboles, types et figures, qui sans doute évoquaient d'avance des réalités futures, mais qui n'en avaient pas moins une existence propre. Ainsi en est-il des miracles de Notre-Seigneur. Les guérisons des sourds, des aveugles, des muets et des paralytiques ne présageaient-elles pas les guérisons de l'ordre spirituel qui allaient s'opérer dans le monde par le ministère de l'Eglise ? La multiplication des pains au désert n'avait-elle pas pour but de préparer les esprits à la multiplication du pain eucharistique qui allait bientôt commencer pour se perpétuer jusqu'à nous et jusqu'à la fin du monde ?

* *

M. f., le rappel de ces miracles du Sauveur, l'intelligence de leur valeur apologétique et la su-

blime harmonie qu'ils manifestent sont de nature à fortifier notre foi. Aussi est-il excellent de relire souvent l'Evangile, de l'entendre relire et expliquer. L'Evangile, c'est la manifestation du Christ parvenue jusqu'à nous. Nous aurions été heureux de nous trouver parmi les Mages, sur les bords du Jourdain, pour assister au baptême de Notre-Seigneur, ou aux noces de Cana. Nous n'avons rien à envier aux témoins de ces grands événements, puisque non seulement le récit nous en est parvenu, mais que le Christ toujours vivant parmi nous continue à se manifester dans son Eglise. Ouvrons nos yeux et nos cœurs à ces manifestations et recueillons les grâces dont elles sont pour nous l'annonce et le gage. Ainsi soit-il.

II

LES MAGES, HOMMES DE FOI

Mes frères,

J'ai pris à tâche, en cette fête, de rendre votre foi plus éclairée, plus vive, plus solide, plus pratique. Quels plus beaux modèles pourrais-je vous proposer sous ce rapport que les Mages, premiers adorateurs du Fils de Dieu fait homme? Tout, dans leur conduite, est un enseignement pour nous.

I

D'après le sentiment le plus probable, ces pieux personnages habitaient les contrées situées au centre de l'Asie et distantes à ce point de Jérusalem qu'il ne fallait pas compter moins d'un mois pour venir de là dans la Ville sainte. N'était-ce pas une raison qui devait s'opposer à leur départ? Nous comprenons la démarche des bergers qui n'étaient qu'à deux pas de l'étable de Bethléem. Mais entreprendre un si long voyage, était-ce raisonnable? Et c'est là pourtant ce que les Mages ont résolu de faire pour adorer leur Dieu.

Il en sera donc toujours ainsi. On verra, de nos jours encore, de pauvres gens faire des kilomètres, même des lieues, par la neige, la pluie et le mauvais temps, par des chemins à peine praticables, pour assister à la messe, — et à côté de l'église, des chrétiens négligents qui n'auraient aucune fatigue à s'imposer pour venir à la messe, au salut, à la prière du soir, et qui restent chez eux!...

Que fallut-il pour décider les Mages à se mettre en marche? La vue d'une étoile miraculeuse qui brillait dans le ciel, accompagnée d'une grâce intérieure qui les pressait d'aller rendre leurs hommages au Messie nouveau-né.

Mais vous! Ce n'est pas seulement l'éclat inaccoutumé d'une étoile, un indice plus ou moins certain, un signe plus ou moins convaincant qui vous invite à venir adorer votre Dieu dans son tabernacle. C'est la foi qui vous dit : « Le Maître est là et il t'appelle. » Ce sont les exhortations de vos prêtres, ce sont les exemples de chrétiennes ferventes, ce sont vos intérêts bien compris, c'est la voix de votre conscience, et vous ne les écoutez pas, et vous résistez à la grâce de Dieu qui sollicite votre cœur!

Aussitôt que les Mages eurent vu briller l'étoile miraculeuse, ils se mirent en chemin. Ils ne balancèrent point, ils ne délibérèrent point, ils ne s'arrêtèrent point à supputer les frais du voyage, à prendre de longues mesures, à considérer l'une après l'autre toutes les objections qui se présentaient. Non, aussitôt résolu, leur départ fut mis à exécution. S. Jérôme veut même que ce fût pour aller plus vite et gagner du temps qu'ils emmenèrent des chameaux, parce que ces bêtes de somme vont bon pas, tout en supportant longtemps la faim et la soif.

Comme cette promptitude des Mages confond notre lâcheté et nos atermoiements continuels! Dois-je aller à la messe demain matin? Ne fera-t-il point trop froid à l'église? Si j'allais y prendre un rhume? Ne sera-ce point trop matin pour ma santé ou trop tard pour mon travail? Voilà toutes les raisons qu'on se donne pour rester chez soi. Quand il s'agit du service de Dieu et des devoirs de la religion, on a toujours des *si* et des *mais* à leur opposer! Ah! s'il s'agissait d'aller recueillir un héritage ou d'assister à une fête mondaine, comme on y mettrait plus d'ardeur! Comme on passerait par-dessus toutes les objections! Que dis-je? Des objections, on n'en verrait même pas!..

J'imagine que les Mages durent rencontrer autour d'eux plus d'un moqueur, quand on connut leur projet. Quoi? sur la foi d'une étoile, pour voir un enfant nouveau-né, entreprendre un lointain voyage! Cela dut leur attirer plus d'une critique. Humainement parlant, n'était-ce pas insensé? D'abord quelle dépense une telle expédition ne va-t-elle pas occasionner? Puis que vont devenir leurs familles, leurs biens, leurs affaires en leur absence? Et s'il leur arrivait malheur en voyage? N'était-ce pas hasardeux de se lancer ainsi en pays inconnu?

Les Mages laissèrent les railleurs plaisanter, les sages critiquer, les langues marcher, et sans se soucier autrement de l'opinion publique et du *qu'en dira-t-on,* ils suivirent la voix de leur conscience et obéirent à Dieu qui les appelait.

C'est ainsi qu'il faut faire quand il s'agit de la pratique de notre religion, au lieu de se demander toujours : « En allant souvent à l'église, en m'approchant tous les jours de la sainte Table, ne vais-je point me singulariser? Que pensera-t-on, que dira-t-on de moi? Ne se moquera-t-on point de ma dévotion? Ne dira-t-on point que je suis un exalté, un hypocrite? » Soyons plus indépendants, et comme les Mages adoptons cette devise : « Bien faire et laisser dire! »

II

Enfin, après les fatigues d'un long voyage, les Mages arrivent à Jérusalem, la capitale du roi des Juifs. Ils s'attendent à trouver cette ville dans la joie, le peuple en fête, partout les signes de la

plus vive allégresse : n'est-ce pas ainsi que les choses se passent à la naissance d'un prince, d'un fils de roi? Mais quelle pénible surprise pour eux! Jérusalem est silencieuse, rien n'y révèle la grande merveille. Qu'est-ce à dire? Ne se seraient-ils pas trompés? Si le grand roi était né, tout n'annoncerait-il pas sa naissance? Ne vont-ils pas être tournés en ridicule, insultés peut-être, s'ils manifestent le but de leur voyage?

Ainsi raisonnerait la vaine sagesse du monde. Mais les Mages ne se laissent pas arrêter pour si peu : « Nous avons vu l'étoile de votre nouveau roi briller dans le ciel et nous sommes venus l'adorer, où est-il? Vous devez le savoir, vous son peuple, qui l'attendez depuis si longtemps. » Voilà le langage qu'ils tiennent devant le palais d'Hérode, devant la foule du peuple accouru sans doute à ce spectacle inusité à l'entrée de trois rois dans la ville.

Mais à leur question pas de réponse : on garde un morne silence. Hérode, consulté, interroge à son tour les anciens et les prêtres qui lui répondent par la prophétie de Michée : « C'est à Bethléem que le Messie doit naître. » Puis Hérode transmet cette réponse aux Mages et les congédie. Mais ni lui ni les grands de son royaume ne se dérangent; les Mages partent seuls à Bethléem. La ville reste indifférente.

Hélas! n'en est-il pas encore ainsi autour de l'autel où réside Jésus-Eucharistie? Le matin, quelques femmes seulement à la messe, l'église reste vide tout le long du jour, de rares communions chaque jour, beaucoup de gens qui pour un rien manquent la messe le dimanche, une infime minorité aux vêpres. En vérité, c'est à faire douter que Notre-Seigneur soit là, dans le tabernacle, et je comprends cette réflexion que les protestants font si souvent en visitant nos églises : « Vous autres catholiques, vous êtes des hypocrites. Si vous croyiez, comme vous le dites, que Jésus-Christ est réellement dans le tabernacle, le laisseriez-vous tout seul la plupart du temps? »

Autre épreuve pour la foi des Mages. L'étoile qui les avait guidés jusque-là dans leur marche cesse tout à coup de briller et de paraître, à leur arrivée à Jérusalem. Ils en sont réduits à consulter le roi et les prêtres, à leur demander de les mettre dans leur chemin, dans la bonne direction. Ce qu'ils font du reste avec une droiture et une simplicité touchantes. Après quoi, content de leur humilité et de leur soumission, Dieu daigne à nouveau leur montrer son étoile et les conduire jusqu'à Bethléem, à la demeure de la Sainte Famille.

Ames pieuses, c'est là l'image d'une épreuve que vous avez peut-être expérimentée plus d'une fois. A certains jours, Dieu vous a envoyé son étoile, il vous attirait à lui, il vous inspirait une tendre dévotion, il versait à flots dans votre cœur les torrents de ses consolations. Alors vous prolongiez vos visites au Saint-Sacrement, vous étiez heureuses au pied de son autel, et la prière montait, douce et fervente, de votre cœur jusqu'à lui. Puis, un jour, pour vous éprouver, Jésus vous a retiré son étoile et ses consolations, vous n'avez plus senti que répugnance et que dégoût pour la prière, vous ne saviez plus que dire à Dieu et les heures passées à l'église vous paraissaient des siècles.

A ce moment si pénible, au lieu de vous décourager, avez-vous fait comme les Mages? Avez-vous demandé conseil à votre directeur? Avez-vous cherché dans un bon livre de quoi suppléer à la dévotion qui vous manquait? Avez-vous persévéré dans la prière? Avez-vous fait violence à Dieu pour recouvrer cette piété, cette ferveur qu'il finit toujours par rendre à nos soupirs?

Enfin, après tant de périls et de peines, voilà les Mages parvenus à Bethléem. Ils s'attendent tout naturellement à trouver toutes les splendeurs du ciel et de la terre autour du berceau du nouveau-né. Leur imagination s'en décrit déjà la magnificence. Ils ont entendu à Jérusalem les gloires que lui ont prédites les prophètes. Ils ont sans doute visité la merveille du monde, le Temple, destiné à le recevoir, et ils se disent en marchant : « Qui est semblable à ce roi? »

Mais, ô surprise! ô déception! ô scandale pour une foi moins forte que la leur! Conduits par l'étoile, ils s'arrêtent à la maison de la Sainte Famille, et là que voient-ils? Un nouveau-né avec sa jeune mère. L'enfant est réduit à la condition du dernier des pauvres. De misérables langes le protègent un peu contre les rigueurs du froid. Sa mère est donc bien indigente pour l'avoir mis au monde dans un tel réduit? Les bergers ne sont plus là pour raconter les merveilles qu'ils ont contemplées dans le ciel. Bethléem est indifférente comme Jérusalem. O Dieu! quelle épreuve! Les rois ne naissent pas ainsi, à plus forte raison un roi venu du ciel. Que feront les Mages?

Voyez-les à genoux, prosternés le front contre terre, adorant avec la plus profonde humilité ce petit enfant. Sa pauvreté les ravit d'amour. Que voient-ils donc en lui? Ce qu'ils voient? L'amour de Dieu pour l'homme; Dieu poussé par son amour à se faire pauvre pour être l'ami, le frère du pauvre; Dieu se faisant faible pour consoler le faible et l'abandonné; Dieu souffrant pour nous prouver son amour. Voilà ce qu'ils ont vu : c'est la récompense de leur foi, son triomphe dans cette rude épreuve.

Et nous aussi, quand nous venons à l'église, quel spectacle avons-nous devant les yeux? Un temple désert, des bancs vides, une hostie immobile! Quelle épreuve pour notre foi! Si nous entendions, comme les bergers de Bethléem, retentir au moment de la consécration les concerts des anges; si nous voyions, comme autrefois Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, le ciel s'entr'ouvrir au-dessus de l'autel, ou l'hostie s'illuminer comme Jésus au Thabor; si un de ces miracles qu'a opérés le Dieu de l'Eucharistie dans le cours des âges se renouvelait sous nos yeux! Mais non,

rien, moins que rien. C'est le néant de toute gloire, de toute puissance, de toute action. On ne voit pas même son visage, on n'entend pas sa voix.

Mais pour l'homme de foi comme pour les Mages, cette pauvreté, cet anéantissement, bien loin d'être un scandale, ne sont qu'une épreuve. A travers cette faiblesse, cette apparence de mort, il découvre son Dieu, et comme les Mages, il se prosterne, il adore Jésus-Christ caché sous le voile des saintes espèces.

* *

Demandons-la souvent à Dieu, cette foi vive, ardente et profonde que rien ne peut ébranler, que rien ne peut abattre. C'est un signe de prédestination ; heureux qui le possède ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE

QUELQUES VERTUS FAMILIALES

Mes frères,

Quel ravissant spectacle nous offre la Sainte Famille de Nazareth, telle que les artistes chrétiens se sont plu à nous la représenter ! Vous connaissez tous ce tableau : au premier plan, S. Joseph, debout auprès d'un établi, ajuste le bois qu'il va façonner, tandis que l'Enfant Jésus s'associe à son travail dans la mesure où ses forces le lui permettent. Un peu en arrière, la Sainte Vierge est assise, filant la quenouille et contemplant avec attendrissement le groupe formé par son divin Fils et son époux. Sur les visages on lit le recueillement, la paix, un bonheur calme que rien ne saurait altérer ; on sent ces trois cœurs unis par une affection profonde, qui tire son origine de Dieu lui-même. Instinctivement on se prend à regretter de n'avoir pu être admis dans cette chaude intimité familiale et de n'avoir pas eu sa part de cette félicité qui semble bien l'une des plus hautes d'ici-bas.

Mais vraiment, y a-t-il lieu de tant le regretter ? Ce bonheur dont nous sommes les témoins est-il tellement extraordinaire qu'il nous soit impossible de le trouver sur cette terre, ou plutôt n'est-il pas la résultante normale de l'état d'âme de ceux qui composaient cette famille bénie, en sorte qu'il s'offre comme de lui-même si l'on imite les vertus de Jésus, Marie et Joseph ? La réponse n'est pas douteuse, et c'est l'Eglise qui nous la donne en nous proposant aujourd'hui la Sainte Famille comme modèle, un modèle proportionné à notre nature et à notre condition, un modèle auquel il est possible, avec la grâce de Dieu, de nous conformer. Apprenez-donc là, parents chrétiens, dans quelle voie vous devez vous engager si vous voulez trouver à votre foyer les satisfactions auxquelles vous pouvez légitimement aspirer. A vrai dire, ce serait un programme complet de vie chrétienne qu'il faudrait vous exposer si on voulait tirer de cette fête toutes les leçons qu'elle comporte. Ne pouvant entrer dans tant de détails, je me bornerai à dégager celles qui se rapportent plus immédiatement à son objet, en vous indiquant l'essentiel des devoirs qui incombent aux époux, soit en ce qui regarde leurs relations mutuelles, soit en ce qui concerne l'éducation des enfants.

I

Sur le premier point, S. Paul lui-même a pris le soin de nous éclairer quand il a écrit aux Ephésiens : « Que les femmes soient soumises à leurs maris... Maris, aimez vos épouses. » (v, 22-25). Ce qu'il veut, et l'Esprit-Saint avec lui, c'est donc d'une part la soumission, d'autre part l'amour ; interprète en cela de la nature qui a donné à l'homme des forces et des aptitudes en général supérieures à celles de la femme afin de montrer que, dans la famille, c'est lui qui détient l'autorité.

Mais cette prescription demande à être bien comprise. Il ne s'agit nullement d'imposer à la femme un joug humiliant, une sujétion absolue aux caprices de son mari. Autrement nous tomberions dans les errements du paganisme, qui érige en règle suprême d'action la loi du plus fort mise au service de l'égoïsme. C'est là qu'il faut voir la source de la dégradation où la femme était tombée dans l'antiquité et d'où elle n'a été tirée que par le christianisme. Seul le christianisme a apporté le remède à cette déchéance, parce que seul il s'est attaqué à l'égoïsme. Il a sans doute maintenu le principe de l'autorité, car il le faut pour assurer l'ordre nécessaire au sein de l'humanité, mais il en a réformé la pratique. Notre-Seigneur avait dit : « Que celui qui commande parmi vous, soit le serviteur des autres. » A sa suite, la doctrine catholique proclame que le détenteur du pouvoir ne doit s'en servir qu'en vue du bien commun, et non pour son avantage personnel, ce qui revient à dire que l'amour doit inspirer ses ordres. De leur côté, les inférieurs obéiront d'autant plus facilement et avec d'autant plus de joie qu'ils se verront plus clairement les bénéficiaires de leur propre soumission.

Ce principe, qui vaut pour toutes les sociétés, trouve son application dans la première d'entre elles, la famille. C'est le mari qui en est le chef, mais il doit se considérer comme étant, à ce titre, obligé de travailler le plus activement en vue de l'utilité commune. Loin d'être le centre vers lequel tout converge, c'est lui qui doit coordonner les efforts de tous, et en premier lieu les siens, pour le plus grand bien de ceux dont il a la charge.

N'est-ce pas là, d'ailleurs, le devoir que S. Paul lui impose ? Pour le détourner de faire abus de son autorité, l'apôtre lui ordonne d'aimer son épouse, et pour lui montrer à quel modèle il doit se conformer sur ce point, il lui propose l'exemple de Notre-Seigneur, qui est le chef de l'Eglise, mais qui a commencé par lui donner le suprême témoignage de l'amour en donnant sa vie pour elle et qui ne cesse de l'assister avec la plus tendre sollicitude. Et l'Eglise, en retour, pourrait-elle faire autre chose que de s'abandonner avec la plus en-

tière confiance à son divin Époux, en suivant docilement ses directives ? Ainsi, dans la famille animée de l'esprit chrétien, la femme rendra tout naturellement à son mari amour pour amour. Pour elle, ses désirs seront des ordres ; bien plus, elle les devancera, et elle s'efforcera de l'entourer de toutes les prévenances dont elle est capable. « Il est plus heureux de donner que de recevoir, » a dit Notre-Seigneur. Cette béatitude, les deux époux la goûteront en se dévouant totalement l'un à l'autre. Entre eux aucun motif de discorde ne saurait surgir, puisque chacun d'eux fait abstraction de ses préférences personnelles pour ne considérer que celles de l'autre. Ce sera vraiment la réplique du tableau formé par la Sainte Famille de Nazareth.

Mais cet idéal, il faut bien le reconnaître, est bien difficile à atteindre eu égard à notre faiblesse humaine. On doit même dire qu'il serait inaccessible si la grâce divine ne venait au secours de l'homme. C'est pourquoi, si l'on veut efficacement y tendre, il faut se dégager le plus possible des tendances naturelles pour se pénétrer d'esprit chrétien.

Tout d'abord, l'amour mutuel dont il s'agit dépasse de bien loin l'attrait sensible qu'exaltent à l'envi romanciers et poètes quand ils traitent de l'amour conjugal. Cet attrait, en soi, est bon, il est voulu par Dieu et il a son utilité. Mais précisément parce qu'il est d'ordre sensible, il émane de la partie la moins noble de notre être, il est aveugle, en sorte qu'il doit être contrôlé constamment par la raison ; de plus, toujours pour le même motif, chercher uniquement à le satisfaire ne saurait apporter à l'homme le bonheur tel que notre nature le postule ; enfin il est capricieux, inconstant, et il ménage de terribles désillusions à ceux qui l'ont pris pour leur unique guide. Ne cherchez pas ailleurs, m. f., la raison de tant d'unions mal assorties qui aboutissent à des querelles, à des séparations retentissantes, parfois même à des crimes. Non, le véritable amour conjugal n'est pas là ; il prend sa source plus haut, dans l'obéissance à la loi de Dieu, dans le sentiment du devoir, dans l'estime réciproque due aux qualités morales dont les deux époux sont enrichis. Et quand l'âge ou la maladie aura fait disparaître les avantages physiques qui ont peut-être été de nature à exercer sur les sens un charme captivant, il n'en subira aucune atteinte. Avec les années il s'accroîtra du souvenir de tant de joies et de tant d'épreuves vécues en commun, et il n'en deviendra que plus fort et plus généreux.

Cet heureux résultat, avouons-le sans détour, ne peut être acquis sans la pratique de l'abnégation, ou, en d'autres termes, du support mutuel. Dans le temps qui suit immédiatement le mariage, rien ordinairement ne vient troubler le plaisir que les nouveaux époux trouvent l'un auprès de l'autre. Mais bientôt le voile que l'affection avait tendu vient à tomber ; les dissemblances de caractères, les incompatibilités d'humeur, les défauts inhérents à la nature humaine se manifestent. Parfois on est incompris, la bonne volonté est méconnue, les divergences de points de vue engendrent des heurts, des froissements. Des fautes viennent aussi donner lieu à un juste mécontentement. Et cela, je le répète, est inévitable, car il n'y a pas sur terre deux personnes parfaites ou qui aient exactement les mêmes tendances. Pensez alors à quel point l'étroite intimité nécessaire entre époux et la permanence de leur contact mutuel livrent alors de rudes assauts à la patience des caractères les mieux trempés. Les choses peuvent en arriver à ce point que la vie conjugale, au lieu d'être une source de réconfort, devienne une cause de cruelles souffrances.

C'est alors le lieu de se rappeler le précepte de Notre-Seigneur : « Que celui qui veut être mon disciple renonce à soi-même et prenne sa croix. » Le chrétien doit s'attendre à trouver l'épreuve partout. Aucune époque de la vie, aucune condition n'en est exempte. Dieu la permet pour un but connu de lui seul, mais toujours pour notre plus grand bien. La ligne de conduite à suivre en pareil cas est bien simple : faire par devoir ce pour quoi on ne se sent aucune inclination. La loi reste toujours la même : elle ne cesse pas de prescrire l'amour. « Époux, dit-elle, aimez-vous, ou du moins faites l'un pour l'autre ce que font des personnes qui s'aiment. Supportez ses défauts avec patience, rangez-vous, chaque fois que c'est possible, à sa manière de voir. Soyez doux envers lui. S'il est coupable, efforcez-vous de l'amener à de meilleurs sentiments. »

Ce sera encore la loi divine qui assignera d'une façon précise à l'amour son objet suivant son importance : d'abord procurer le bien spirituel de son conjoint, c'est-à-dire sa persévérance et son progrès dans la vertu, sa conversion s'il en est besoin ; puis, seulement après, chercher son avantage temporel. Combien, par une sympathie mal éclairée, intervertissent la hiérarchie de ces valeurs ! *Tollat crucem !* Que chacun prenne sa croix avec courage ! Périsse le corps, s'il le faut, pour que l'âme vive ! Loin de nous ce que le monde appelle bonheur, s'il doit être acquis au prix d'une désobéissance à la volonté de Dieu ! Le ciel vaut bien la peine que l'on supporte sur cette terre quelques privations et quelques désagréments.

Je fais allusion ici à ces abus qui sont à l'heure actuelle si largement répandus et qui consistent à limiter par des procédés contre nature les charges qui doivent normalement résulter du mariage. Il n'est pas difficile d'en déceler la source : elle est dans cet appétit de jouissance qui supporte mal la restriction, dans ce matérialisme pratique qui limite à la vie présente la destinée de l'homme et qui prétend lui donner en ce monde la satisfaction du désir de bonheur qui fait le fond de notre nature. L'abnégation, c'est toujours ce mot d'ordre qu'il faut redire aux époux. C'est elle seule qui leur donnera le courage d'accepter des devoirs parfois très onéreux, par-

fois périlleux, qui peuvent leur échoir par le fait des circonstances. Qu'ils mettent leur confiance en Dieu, et sa grâce ne leur fera jamais défaut. Il leur ménagera en ce monde et en l'autre des compensations qui leur feront reconnaître qu'ils ont choisi la meilleure part.

Il est inutile, enfin, que j'insiste longuement sur une dernière qualité de l'amour conjugal, la fidélité. Les époux doivent savoir que la donation totale qu'ils ont faite d'eux mêmes est irrévocable et que leur union ne peut être brisée que par la mort. Le divorce civil, malheureusement autorisé par la loi française, suivi du mariage avec une autre personne, serait coupable de leur part au même degré que l'adultère. Mais qu'ils se gardent bien aussi d'admettre dans leurs cœurs des affections suspectes à l'égard d'étrangers ! Ce serait là s'engager sur une voie semée d'embûches. Qu'ils évitent avec soin les occasions et fréquentations qui mettraient leur vertu en péril. Leur condition de personnes mariées ne les met pas à l'abri des tentations de la chair et à eux comme aux autres l'adage trouve son application : « Qui aime le danger y périra. »

II

Parlons maintenant des devoirs qui incombent aux époux en tant qu'éducateurs.

Il leur faut d'abord se persuader de ce principe qu'ils ne sont auprès de l'enfant que les représentants de Dieu et ses collaborateurs, destinés à concourir à l'obtention d'un résultat voulu par Dieu, à savoir le salut des âmes dans l'autre vie et leur sanctification dans la vie présente. C'est donc principalement une œuvre d'apostolat qui s'impose à eux, d'un apostolat qui prendra sa source dans un zèle surnaturel éclairé par la foi et qui s'alimentera par la prière et la réception des sacrements. Tel est le titre de leur autorité, telle est la règle qui en régit l'exercice.

D'autres vérités entrent aussi en ligne de compte sur ce sujet, et il faut les rappeler avec d'autant plus de force qu'elles sont battues en brèche par les préjugés courants. Certains prétendent que le caractère est tellement déterminé par la nature de l'enfant, par ses tendances héréditaires, qu'il est impossible d'y rien changer ; on peut gémir sur telle ou telle de ces tendances, mais l'attitude du spectateur passif est la seule qui convienne aux parents. D'autres, par un sentiment exagéré de la dignité de la personne humaine, affirment que l'entant est libre, qu'il faut laisser libre carrière à ses initiatives, quitte, pour lui, à changer sa manière d'agir quand il aura grandi et qu'il aura pu mesurer les conséquences de ses actes.

Ces erreurs, au fond, proviennent d'une méconnaissance totale de la nature humaine et du trouble provoqué en elle par le péché originel. La vérité, au contraire, est que l'homme naît avec un certain déséquilibre moral, qu'il apporte un mélange à proportion variable d'éléments bons et mauvais. Il est une terre où l'ivraie a été semée avec le bon grain et d'où celle-là doit être extirpée si on veut qu'elle n'étouffe pas celui-ci. De plus, il peut toujours se réformer dans sa conduite et dans ses mœurs, et c'est seulement après la mort qu'il faut parler de fixité irrévocable dans sa volonté. N'a-t-on pas vu fréquemment, dans l'histoire, de grands pécheurs se convertir et s'élever ensuite à une haute sainteté ? Cette heureuse transformation, ajoutons-le, est d'autant plus facile que le sujet est jeune. A mesure qu'il avance en âge, la tâche devient plus difficile. Vous redressez sans effort un arbuste dont le tronc a pris une courbure défectueuse ; plus tard l'opération n'arriverait qu'à produire une brisure irrémédiable. Ainsi, toutes proportions gardées, faut-il raisonner au sujet de l'enfant : c'est de bonne heure, et le plus tôt possible, qu'il faut entreprendre le travail indispensable de sa correction.

Ici se présente un écueil qu'il faut éviter avec soin. Sous prétexte de témoigner une affection qui, en soi, est parfaitement légitime, on tombe fréquemment dans une fausse sensiblerie qui fait reculer devant toutes les décisions dont l'enfant aurait à souffrir. On craint souverainement de le contrarier, de lui faire la moindre peine. Erreur, et erreur pernicieuse ! La liberté qu'il faut garantir à l'enfant n'est nullement l'obéissance à toutes ses fantaisies, l'indépendance à l'égard de toute domination extérieure ; c'est au contraire la liberté morale, c'est-à-dire l'affranchissement des puissances inférieures qui tendent à nous déprimer en subjuguant notre volonté. Cette liberté n'est pas un don gratuit que nous apportons en naissant. Elle se conquiert peu à peu, par la lutte, et comme l'enfant est faible, il a besoin du secours que lui apporteront les énergies paternelles sous forme d'avis, de commandements, de réprimandes ou de sanctions. Qu'importent alors les résistances ou les larmes Le médecin, en portant le fer dans la plaie, ne se préoccupe pas des cris de douleur qu'il va arracher au patient. La guérison vaut bien ce surcroît de souffrance momentané. L'expérience, d'ailleurs, montre clairement où aboutit cette éducation à base de faiblesse : elle forme des enfants « gâtés, » — le mot est expressif, — sans force pour le travail comme pour la vertu.

Jusqu'ici nous n'avons fait que tracer d'une façon négative leur devoir aux parents. Reste à le déterminer sommairement d'une manière positive.

L'enfant dont ils ont la charge est un composé de corps et d'âme. Ils devront donc pourvoir aux nécessités de ces deux éléments, d'après l'importance de ces derniers.

Et d'abord, en ce qui concerne le corps, ils sont obligés d'assurer, dans la mesure du possible, la conservation de sa vie, sa santé, sa croissance, au moyen des soins voulus. Ordinairement, du reste, ce n'est pas sur ce point que pèche l'éducation.

Là où elle se montre insuffisante, c'est bien plus souvent en ce qui concerne le bien de l'âme. L'enfant a une volonté : on ne se préoccupe pas

assez de la pourvoir de saines habitudes ; il a une intelligence : on néglige souvent son instruction ; il a un cœur : on ferme les yeux sur les affections déréglées auxquelles il se livre.

Pour ne pas entrer dans de trop longs développements, rappelons encore seulement quelques principes.

La formation d'une âme humaine est chose trop délicate pour que les forces humaines puissent y suffire. La grâce divine y est d'une nécessité inéluctable. Les parents doivent donc la solliciter pour eux, afin qu'elle rende leurs efforts efficaces. Ils doivent aussi imprégner de religion l'âme de leurs enfants, car c'est elle seule qui permettra à ceux-ci de refréner leurs tendances vicieuses. Qu'ils les habituent donc très tôt à la prière, à faire toutes leurs actions pour plaire au bon Dieu et à pratiquer le renoncement.

Le choix de l'école est aussi de la plus haute importance. Selon que son enseignement est chrétien, neutre ou irréligieux, il peut être salutaire ou néfaste. Toute autre considération doit céder devant la nécessité d'adopter l'école chrétienne, là où elle existe. Si elle n'existe pas, il faut tâcher d'y suppléer par la fréquentation du catéchisme. Parents chrétiens, veillez à y envoyer vos enfants avec régularité et préoccupez-vous d'obtenir que les leçons en soient apprises. Au besoin, n'hésitez pas à donner des explications complémentaires. La science religieuse est en effet la plus importante de toutes et jamais on n'apportera trop de soins à son acquisition.

Un dernier conseil, enfin : la surveillance des fréquentations. Vous savez tous avec quelle facilité on prend les habitudes et le langage de ceux avec lesquels nous nous trouvons fréquemment. Vous savez aussi quelle fascination exerce sur les jeunes imaginations la perspective des plaisirs sensuels. Quelle n'est pas sa force quand elle s'accompagne du langage insinuant d'un ami pernicieux ou de la rencontre avec des personnes dont la vue seule suffit à jeter le trouble en nous ! Si l'on n'y prend garde, l'honnêteté d'une âme et bientôt peut-être sa foi trouveront là leur tombeau. Soyez donc attentifs aux sorties de vos enfants ; opposez au mal, dès le début, une barrière infranchissable ; faites en sorte qu'ils conservent leur innocence au cours de la crise redoutable par laquelle passent les adolescents.

* *

Chacun d'eux a un devoir d'état à remplir et c'est en lui demeurant fidèle qu'il se sanctifie en ce monde. Epoux chrétiens, ne cherchez pas loin de vous l'idéal de votre vie ; il est à votre foyer ; il consiste à ne manquer à aucune de vos obligations. La charge est lourde à certains jours, je le sais, mais Dieu ne nous impose jamais un travail au-dessus de nos forces. Si nous n'avons que trop sujet de nous défier de nous-mêmes, plaçons toute notre confiance en sa bonté infinie, qui ne saurait nous faire défaut. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LE MOIS DE LA SAINTE ENFANCE

XXVI

19 janvier

LE SÉJOUR DE LA SAINTE FAMILLE EN ÉGYPTE

Ce fut un temps d'épreuves : privations physiques, souffrances morales subies en pleine conformité à la volonté de Dieu et utilisées pour sa gloire et le bien des âmes.

1° *Privations physiques.* — *a)* La Sainte Famille est partie les mains vides. Joseph a dû laisser à Nazareth ses instruments de travail. Sans doute, il cherche en Egypte de la besogne pour gagner son pain, celui de Jésus et de Marie ; mais, inconnu dans un pays étranger, obligé de reconstituer son outillage de charpentier, il est permis de supposer qu'il eut parfois à souffrir du chômage. En tout cas, ses ressources furent encore plus modestes qu'à Nazareth.

b) Les circonstances : maladie, crise économique, chômage, peuvent diminuer les ressources et l'aisance d'un foyer Qu'il imite alors la soumission et le renoncement de la Sainte Famille, en attendant des temps meilleurs.

2° *Souffrances morales de l'exil.* — *a)* Brusquement arrachés à leur pays, à leur milieu, à leurs habitudes, transplantés parmi des gens indifférents et idolâtres, les membres de la Sainte Famille ressentirent vivement ces épreuves du cœur ; mais ils les acceptèrent pour obéir à la volonté divine.

b) Les épreuves morales n'épargnent personne : séparations, deuils, infidélités, mauvais procédés, indifférence ou hostilité du milieu, contradictions, qui ne connaît pas l'une ou l'autre de ces épreuves ? Celles qui nous atteignent sont permises par Dieu pour nous offrir une occasion de nous rapprocher de lui en portant notre croix : « Si quelqu'un m'aime, qu'il prenne sa croix. »

3° *Souffrances morales occasionnées par les épreuves d'autrui.* — *a)* Joseph souffre des épreuves de Marie ; Marie, des épreuves de Joseph. Tous deux souffrent de voir à quelle condition misérable est réduit le Sauveur du monde. Ils offrent leurs souffrances en union avec Jésus pour le bien des âmes et la gloire de Dieu.

b) Nous souffrons parfois davantage des épreuves de ceux qui nous sont chers que de nos épreuves personnelles. Cette douloureuse compassion ne sera pas perdue si nous en offrons le mérite à Dieu pour sa plus grande gloire et pour le plus grand bien de ceux que nous aimons.

— C'est dans l'épreuve qu'une âme peut donner toute sa mesure. Ne nous contentons pas d'un stoïcisme tout païen, mais faisons rendre à nos souffrances la valeur surnaturelle que la Rédemption leur a méritée.

XXVII

20 janvier

LE MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS

Hérode envoya tuer tout ce qu'il y avait d'enfants à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous.